Façonné entre deux rives

Ex 2 :1 Un homme de la maison de Lévi alla prendre pour femme une fille de Lévi. 2 Cette femme fut enceinte et mit au monde un fils. Elle vit qu'il était beau et elle le cacha pendant trois mois. 3 Ne pouvant pas le cacher plus longtemps, elle prit pour lui une caisse de papyrus, qu'elle enduisit de bitume et de poix ; elle y mit l'enfant et la déposa parmi les joncs, au bord du Nil. 4 La sœur de l'enfant se posta à quelque distance, pour savoir ce qui lui arriverait.
5 La fille du pharaon descendit se baigner dans le Nil, tandis que ses servantes se promenaient au bord du Nil. Elle aperçut la caisse au milieu des joncs et envoya une de ses servantes la prendre. 6 Elle l'ouvrit et vit l'enfant : c'était un petit garçon qui pleurait. Elle voulait l'épargner, mais elle dit : C'est un des enfants des Hébreux ! 7 Alors la sœur de l'enfant dit à la fille du pharaon : Veux-tu que j'aille t'appeler une nourrice d'entre les femmes des Hébreux, afin qu'elle allaite cet enfant pour toi ?

Il y avait une blague que j'aimais bien raconter, la blague commence (et se termine d'ailleurs aussi) par une question : qui a construit l'arche de Moïse ? Sauf que je me suis emmêlé les pinceaux et j'ai demandé : qui a construit l'arche de Moé ! Pour perdre les gens on mélange les noms de Noé et Moïse. Pourtant, ce n'est pas si loin que cela du texte d'aujourd'hui. En effet, il y a plusieurs pistes qui pourraient être développées sur ce texte, comme de faire le parallèle avec l'arche de Noé, puisque le mot 'caisse' ici est le même que celui utilisé pour désigner l'arche. On pourrait aussi faire le parallèle avec le massacre des innocents par Hérode. En effet, le contexte est le suivant.

Les Hébreux se sont installés en Égypte plusieurs générations auparavant, à l'époque de Joseph, fils de Jacob, qui était devenu un haut responsable égyptien et avait sauvé sa famille de la famine. Avec le temps, le peuple hébreu s'est multiplié. Un nouveau pharaon, qui ne connaissait pas Joseph, prit peur de leur nombre et les réduisit en esclavage. Pour limiter leur croissance, il ordonna la mise à mort de tous les nouveau-nés garçons hébreux. C'est dans ce contexte de persécution que naît Moïse. Pour le sauver de cet ordre cruel, sa mère le cache d'abord, puis le dépose dans une caisse sur le Nil, où il sera recueilli par la fille du pharaon.

Moïse nait donc dans la tribu de Lévi, d'un père nommé Amram (Ex 6 :20) et d'une mère nommée Jokébed (id). Il a une grande sœur dont il est question ici, Myriam, et un frère, Aaron, le futur grand prêtre d'Israël et qui est plus âgé que lui de trois ans.

Nous allons développer trois idées à partir de ce texte, qui bien sûr n'auront rien avoir à faire avec l'arche de Noé ou le massacre des innocents.

Le premier aspect m'est dicté par une curiosité très forte sur les circonstances de son sauvetage miraculeux par la fille de Pharaon. Souvent, pour ne pas dire toujours, je

marmonne en préparant mon message sur le manque de détails dans les passages. Aujourd'hui, j'ai compris pourquoi.

Comme toujours donc, le texte biblique est concis et ne précise pas les pensées exactes de Jokébed, ce qui laisse place à différentes interprétations. Mon épouse me dit souvent suite à une prédication : mais ça c'est UNE interprétation ! Il y en a d'autres. C'est vrai que je suis souvent polarisé, alors je j'ai relevé ici un nouveau défi. J'ai trouvé tous les scénarios différents et ils sont au nombre de cinq.

Scénario 1 – Un plan calculé

Jokébed connaît les habitudes de la fille du pharaon et choisit volontairement le bon lieu et le bon moment. La présence de Myriam montre qu'on attendait qu'il se passe quelque chose.
« La foi connaît les horaires de la princesse »
(Dieu agit… mais Jokébed a aussi regardé sa montre)

Scénario 2 – Le meilleur endroit possible

Jokébed ne vise pas la princesse en particulier, mais un lieu fréquenté où l'enfant a le plus de chances d'être sauvé. La foi cherche aussi les meilleures probabilités de vie.
« Espérer un miracle, mais aider les probabilités »
(Parmi les joncs, pas n'importe où)

Scénario 3 – La foi dans l'impasse

Il n'est plus possible de cacher l'enfant ; Jokébed agit par nécessité et par foi. Quand il n'y a plus de solution humaine, il reste Dieu.
« La foi commence là où les solutions s'arrêtent »
(Plus d'options, mais toujours un Dieu)

Scénario 4 – La grande sœur en action

Jokébed agit, mais Myriam veille, observe et intervient au bon moment. Dieu utilise aussi l'intelligence et le courage d'une enfant.
« Dieu sauve, Myriam organise »
(Le miracle passe par une sœur vigilante)

Scénario 5 – La main de Dieu

Au-delà de tout plan humain, Dieu orchestre le moment et la rencontre. Rien n'est dû au hasard dans ce sauvetage.
« Le hasard n'était pas invité ce jour-là »
(Dieu était déjà au bord du Nil)

Les commentateurs débattent depuis des siècles pour savoir si Jokébed a agi par pur abandon (Scénario 3/5) ou par calcul stratégique (Scénario 1/2).

Le scénario 1 (le plan calculé) est très présent dans les commentaires juifs (Midrash), qui imaginent souvent que Jokébed savait exactement où la princesse se baignait. Le scénario

3 (l'impasse) est plus proche d'une lecture littérale protestante insistant sur la *Sola Fide* (la foi seule). Personnellement, je découvre que je dois être plus juif que protestant.

Nous avons là une synthèse de différentes traditions d'interprétation. Ce qui est intéressant, c'est que chaque scénario ouvre des perspectives peut être différentes, mais que la culture des commentateurs n'annule pas un scénario par rapport à un autre, mais l'enrichit et le sublime.

Démonstrations !

En explorant les scénarios principaux, on découvre combien les personnages sont profonds et nuancés.

Du côté de Jokébed, les scénarios dessinent plusieurs visages d'une même foi. Si l'on retient l'hypothèse d'un plan réfléchi, elle apparaît comme une femme lucide et courageuse, capable d'agir sous une pression extrême sans céder à la panique. Elle ne se contente pas de prier ou d'espérer : elle observe, calcule, prend un risque immense et mobilise sa fille comme vigie. Elle ose utiliser, contre lui-même, le système du pouvoir qui menace son enfant. Sa foi n'est pas passive, elle est stratégique.

Si l'on privilégie au contraire le scénario du dernier recours, Jokébed devient la figure bouleversante de la mère acculée. Elle n'a plus aucune marge de manœuvre. L'enfant grandit, les pleurs deviennent dangereux, la cache n'est plus tenable. Elle fait alors ce qu'elle peut humainement faire : rendre la caisse étanche, la placer parmi les joncs, limiter les risques immédiats. Puis elle lâche prise. Ce geste n'est plus un calcul, mais un abandon. Elle confie son enfant à Dieu, sans savoir ce qu'il adviendra. Cette lecture met en lumière une foi nue, douloureuse, mais entière, qui s'inscrit pleinement dans une logique de providence.

Qu'il y ait plan ou abandon, ces deux dimensions ne s'excluent pas. Elles se rejoignent dans l'idée que Dieu agit à travers des gestes humains fragiles, imparfaits, parfois désespérés, mais sincères.

La fille du pharaon, quant à elle, traverse en quelques instants une véritable tempête intérieure. Lorsqu'elle aperçoit la caisse, elle agit en princesse : elle ordonne, elle fait ouvrir, elle veut comprendre. Mais dès que l'enfant apparaît et qu'il pleure, le regard change. On passe de l'objet à la personne. La compassion surgit avant toute réflexion politique. Puis vient la reconnaissance terrible : cet enfant est hébreu. Autrement dit, il est condamné par la loi de son propre père.

C'est là que se joue le cœur du drame. La princesse est prise entre deux loyautés irréconciliables : la loi du pouvoir et l'élan du cœur. Sauver cet enfant, c'est désobéir. Le laisser mourir, c'est trahir sa propre humanité. Le texte dit simplement qu'elle voulait

l'épargner, mais cette brièveté dit tout : elle hésite, elle lutte intérieurement, elle se trouve dans une impasse morale.

C'est précisément dans cette faille que s'engouffre l'intervention de Myriam. Son rôle est décisif. Elle fait le lien entre la détresse de la mère et l'hésitation de la princesse. Sa parole arrive au moment exact où la compassion existe, mais où aucune solution concrète n'a encore été trouvée. En une phrase, elle résout tous les problèmes à la fois : l'enfant pourra vivre, être nourri, rester discret, et la désobéissance de la princesse pourra être dissimulée.

Selon la lecture que l'on adopte, Myriam est soit la complice d'un plan soigneusement préparé, soit l'instrument providentiel qui transforme une émotion en salut durable. Dans les deux cas, son courage est remarquable. Elle ose parler à la fille du pharaon, elle propose une solution intelligente, et elle permet à l'enfant d'être confié à sa propre mère.

Ce récit est ainsi un chef-d'œuvre de tension narrative. Le désespoir d'une mère, la compassion risquée d'une princesse et l'audace d'une enfant s'entrelacent pour donner naissance à une délivrance qui dépasse chacun d'eux. Derrière ces gestes humains, parfois calculés, parfois improvisés, se dessine une action plus vaste : celle d'un Dieu qui sauve, non pas en effaçant la fragilité, mais en la traversant.

Quelle que soit l'interprétation que l'on choisit, elle porte en elle sa richesse culturelle qui nous fait prendre conscience d'un Dieu unique.

Passons au second sujet que je souhaite développer.

Le récit d'Exode 2,1-10 se distingue par un fait frappant : le salut de Moïse est entièrement porté par des femmes. Dans un contexte de violence institutionnalisée, le texte met en scène une forme de matriarcat de crise, où l'autorité masculine est soit absente, soit destructrice. Pharaon incarne un pouvoir de mort, tandis que les hommes proches du récit disparaissent rapidement de l'action. À l'inverse, ce sont les femmes qui prennent l'initiative, résistent, inventent et protègent la vie.

Jokébed ouvre cette chaîne de résistance. Elle conçoit l'enfant, le cache, puis imagine un moyen de le sauver quand la dissimulation devient impossible. Son geste défie directement le décret royal, non par la confrontation, mais par l'amour maternel et le courage discret. Elle ne s'oppose pas au pouvoir par la force, mais par la persévérance et l'ingéniosité.

Myriam prolonge cette résistance sous une autre forme. Elle observe, attend, puis parle au moment décisif. Son intervention n'est ni impulsive ni naïve : elle est stratégique, audacieuse et parfaitement ajustée à la situation. Par sa parole, elle transforme une émotion en solution durable et rend possible la survie concrète de l'enfant.

La fille du pharaon occupe une place centrale et profondément ironique. Elle appartient à la maison de l'oppresseur, mais c'est elle que Dieu utilise comme pivot du salut. Son choix

d'épargner l'enfant constitue un acte de désobéissance civile silencieuse, rendu possible par son autorité et par sa sensibilité humaine. Elle montre que la compassion peut traverser les frontières politiques, ethniques et idéologiques.

Autour d'elle, **ses servantes** participent indirectement au sauvetage. Sans prendre d'initiative propre, elles exécutent des gestes qui deviennent, malgré elles, des maillons essentiels de la chaîne de vie. Et enfin, à l'arrière-plan du récit, **les sages-femmes** hébraïques du chapitre précédent rappellent que cette résistance féminine n'est pas isolée. Elles ont déjà défié l'ordre de mort de Pharaon en laissant vivre les garçons hébreux, au nom de la crainte de Dieu.

Le contraste avec l'autorité masculine est volontairement marqué. Le père lévite est mentionné au début, mais il disparaît aussitôt de l'action. Pharaon, lui, est omniprésent comme figure abstraite du pouvoir meurtrier. Entre ces deux figures, les femmes deviennent les véritables gardiennes de la vie, de la mémoire et de l'avenir du peuple. La loi de mort imposée par l'homme est continuellement mise en échec par une loi de vie portée par des femmes.

Sur le plan théologique, le choix de la fille du pharaon comme instrument du salut souligne une ironie profonde. Dieu utilise la maison même de l'oppresseur pour préparer la libération. Ce salut passe par une compassion universelle, qui reconnaît l'humanité avant l'appartenance ethnique. Le cri de l'enfant précède son identité, et c'est ce cri qui ouvre la porte à la désobéissance salvatrice.

Le récit montre également que la résistance la plus efficace n'est pas toujours spectaculaire. Elle peut être silencieuse, domestique, inventive, enracinée dans les liens familiaux. La caisse enduite de bitume et de poix n'est pas seulement un objet : elle est le fruit d'un soin attentif, d'une foi concrète et d'une intelligence créative.

Ce texte établit les bases paradoxales du futur libérateur. Pour pouvoir affronter Pharaon, Moïse doit être façonné par deux mondes. Il reçoit son identité, sa foi et sa mémoire du monde hébreu, par Jokébed et Myriam. Il reçoit son éducation, son statut et son accès au pouvoir du monde égyptien, par la fille du pharaon. Cette double appartenance, décisive pour sa mission future, est entièrement rendue possible par des femmes.

Avant d'être le sauveur d'Israël, Moïse est donc l'enfant sauvé par une chaîne de courage féminin. Le texte affirme ainsi, avec une force discrète mais radicale, que dans les moments de crise les plus sombres, la continuité de la vie et de l'alliance repose souvent sur celles que le pouvoir ne voit pas venir.

Nous avons la chance d'avoir des femmes de foi dans l'assemblée qui ressemblent aux sages femmes, d'ailleurs suivez mon regard, à Jokébed, Myriam, la princesse, les servantes. Mesdames, merci, vous équipez l'église pour les temps d'aujourd'hui et des temps moins meilleurs !

Je voudrais terminer par ma troisième idée, que je viens de brosser un peu dans ce passage hommage aux femmes : le médiateur ou le sauveur est souvent une figure de passage, un pont entre deux réalités distinctes.

Moïse est le médiateur de l'Ancienne Alliance, et son identité se construit précisément dans la tension entre deux mondes opposés. D'un côté, il appartient pleinement au peuple hébreu. Il est né dans la tribu de Lévi, enraciné dans l'Alliance et dans la mémoire spirituelle d'Israël. Grâce à l'intervention de sa sœur, il est allaité et élevé dans sa petite enfance par sa propre mère, ce qui lui permet d'assimiler la langue, la foi et l'histoire de son peuple. Cette appartenance lui donne la capacité de comprendre de l'intérieur la souffrance des esclaves et de devenir leur chef, leur prophète et leur libérateur.

De l'autre côté, Moïse appartient aussi au monde du pouvoir égyptien. Adopté par la fille du pharaon, il reçoit le statut d'un prince. Il est formé à la sagesse des Égyptiens, à leur administration et à leur culture politique. Cette éducation lui donne l'assurance, l'autorité et la maîtrise nécessaires pour se tenir devant le pharaon et lui parler sans être écrasé par sa puissance. Moïse est ainsi le seul Hébreu capable de comprendre à la fois la logique de l'oppression et le langage du pouvoir. Sa double appartenance n'est pas un accident : elle est la condition même de sa mission.

Cette structure trouve son accomplissement ultime dans la personne de Jésus. Jésus est le médiateur de la Nouvelle Alliance, et son identité repose elle aussi sur l'union de deux mondes. Il est pleinement divin et pleinement humain. En tant que Fils éternel de Dieu, il incarne la sainteté, la justice et l'amour parfaits de Dieu. Sa nature divine donne à son œuvre une portée universelle et éternelle. En même temps, il est véritablement homme. Né de Marie, il partage la condition humaine dans toute sa fragilité : la faim, la fatigue, la souffrance, la tentation. C'est en tant qu'homme qu'il peut mourir, et c'est en tant que Dieu que sa mort a une valeur rédemptrice pour tous.

S'il n'avait été qu'un homme, son sacrifice aurait été limité. S'il n'avait été que Dieu, il n'aurait pas pu entrer pleinement dans la condition humaine ni mourir pour elle. Son identité de Dieu fait homme est donc indispensable à sa mission de réconciliation. Jésus est le seul médiateur capable de relier l'humanité déchue au Dieu saint, parce qu'il appartient pleinement aux deux réalités.

Ce schéma ne se limite pas à Moïse et à Jésus. Il traverse toute l'histoire biblique. Joseph en est une illustration frappante. Hébreu par naissance, fils de Jacob et héritier de l'Alliance, il devient en Égypte le second après le pharaon. Il maîtrise les systèmes administratifs les plus avancés de son temps tout en conservant la mémoire de son Dieu et de son peuple. C'est précisément cette double appartenance qui lui permet de sauver sa famille de la famine et de préparer la survie d'Israël.

Daniel incarne une figure comparable. Exilé à Babylone, puis au service de l'empire perse, il demeure fidèle aux pratiques et à la foi de son peuple tout en occupant des fonctions de tout

premier plan dans des royaumes païens. Sa position lui permet de témoigner du Dieu d'Israël auprès des puissants et de devenir un canal par lequel la sagesse divine est révélée aux nations.

L'apôtre Paul prolonge ce modèle dans le cadre de la Nouvelle Alliance. Juif pharisien, profondément formé aux Écritures hébraïques, il est aussi citoyen romain et parfaitement à l'aise dans la culture grecque. Cette double identité lui permet d'annoncer l'Évangile aussi bien dans les synagogues que dans les cercles intellectuels du monde hellénistique. Il est capable de formuler la foi chrétienne en s'appuyant à la fois sur la Loi et sur les catégories de pensée grecques.

Dans chaque cas, cette dualité sert un but précis. Le médiateur doit pouvoir parler la langue des deux mondes pour être compris. Il doit posséder la légitimité nécessaire pour être écouté des deux côtés. Il doit aussi être capable d'entrer dans la sphère du problème – l'exil, l'oppression, le péché – pour en faire émerger la solution. Le mouvement biblique est cohérent : Joseph fait entrer Israël en Égypte pour le sauver de la famine, Moïse fait sortir Israël d'Égypte pour le libérer de l'esclavage, et Jésus fait sortir l'humanité du péché pour la conduire vers la vie.

Ce motif trouve enfin son prolongement dans la vocation du croyant lui-même. Le chrétien est appelé à vivre comme citoyen de deux royaumes. Il est pleinement enraciné dans le monde présent, soumis à ses lois, à ses limites et à la réalité de la mort. Mais en même temps, par la foi en Christ, sa véritable citoyenneté est céleste. Il vit dans le monde sans appartenir au monde, gouverné par les valeurs du Royaume de Dieu.

Cette tension n'est pas un défaut, mais une mission. Le chrétien est appelé à être une passerelle vivante entre le temporel et l'éternel. Il agit comme témoin en annonçant l'espérance du salut, comme miroir en reflétant par ses actes la justice et l'amour de Dieu, et comme prophète en rappelant que le monde présent n'est pas la réalité ultime. Cette capacité à vivre ici-bas avec une perspective éternelle est rendue possible par la présence de l'Esprit Saint, qui relie dès maintenant la vie terrestre aux réalités à venir.

Ainsi, la vocation du croyant s'inscrit dans la continuité de celle de Moïse et de Jésus. Marcher sur la terre tout en étant gouverné par le ciel, porter l'éternel au cœur du temporel, voilà une responsabilité exigeante mais profondément porteuse de sens.

Donc à la question : qui a construit l'arche de Moïse, je sais aujourd'hui quoi répondre : les femmes. Si sa caisse, son arche, n'a pas coulé, c'est grâce à une équipe de femmes formidables.